



## Introduction

### **Rendez-vous du Commun CYCLE #1 : CRÉER DANS UN MONDE EN CRISE ET/OU EN TRANSITION ÉCOLOGIQUE**

#### **Occitanie**

*Quelle part pour les arts de la marionnette face à l'urgence écologique ?*

**5 et 6 août 2021 – Festival MIMA à Mirepoix (Ariège)**

*Journée co-construite avec les acteurs marionnette de la région Occitanie en partenariat avec Fédération des Arts de la Marionnette en Occitanie (FAMO), le festival MIMA et Occitanie en Scène.*

--

Créer à notre époque et contribuer à la révolution des imaginaires, soulèvent de nombreux points de réflexion que la crise sanitaire met en exergue. En effet, à la menace qui pèse sur notre planète maltraitée par l'érosion de la biodiversité, le réchauffement du climat et la surexploitation de ses ressources, se frottent les problématiques liées aux réalités actuelles du secteur artistique. Des matériaux utilisés pour la fabrication des marionnettes aux logiques de production et de diffusion générées par les politiques culturelles à l'œuvre, chaque étape de l'existence d'un spectacle a un impact écologique et économique que nous pouvons repenser.

**animation :** *David Irle, consultant en transition écologique auprès du secteur culturel sera notre invité. Fort d'une expérience de dix années dans l'accompagnement à la diffusion et le développement de projets européens, il a développé depuis 2018 une activité de conseil autour des enjeux liés aux transitions énergétique, climatique et numérique. Initiateur notamment du projet de Convention Climat du Réseau de musiques du monde Zone Franche et pilote du projet de la Collaborative « Objectif 13 », il travaille à une meilleure compréhension des impacts environnementaux du secteur culturel, pour aider les professionnelles à définir de bonnes stratégies d'atténuation et d'adaptation, dans le respect des contextes et des spécificités de chaque projet.*

--

## Introduction à la journée par David Irle :

J'ai travaillé pendant 10 ans pour une structure qui s'appelait « Réseau en scène, Languedoc-Roussillon », je faisais de l'aide à la diffusion, au développement de projet et à la coopération. Ça m'a donné le goût de l'international, le goût de l'échange, le goût de la coopération dans les arts vivants et dans le contexte de transition écologique et d'urgence climatique, c'est venu m'interroger. Je suis moi-même rentré en transition il y a 5 ans avec l'idée de partir sur les sujets environnementaux au sens propre et puis chemin faisant avec ces nouvelles compétences, je me suis rendu compte qu'il y avait besoin de réinjecter ça dans mon ancien secteur, dans mon ancien réseau. La crise a considérablement accéléré cette activité qui prend plusieurs formes. L'idée aujourd'hui c'est de parler transition écologique qui est un vaste sujet. Vous verrez que parmi les choses que je pense et que je défends il y a cette idée que la transition écologique est évidemment importante pour la planète, pour notre environnement, pour les êtres vivants autres que humains. Mais elle est aussi importante pour nous en tant que secteur « arts vivants » dans la défense de nos métiers parce qu'elle peut venir les fragiliser. Donc il y a les deux réflexions dans ce que je vais essayer de vous amener ce matin très brièvement.

Sur les questions de transition écologique il y a quelque chose qu'il faut faire. On parle souvent d'environnement au sens large et on ne se pose pas assez la question de bien définir de quoi on parle quand on parle de questions environnementales. Car il y a beaucoup de questions différentes à l'intérieur de ces sujets environnementaux. Il y a plusieurs manières de le faire. Il y en a une première que j'aime bien, c'est celle que fait Johan Rockström qui est un chercheur au « Stockholm résilience Institute ». Il a travaillé sur les limites planétaires. Il s'est demandé quelles étaient les limites environnementales à ne pas dépasser si on voulait rester dans une zone « safe », nous en tant qu'humains. Il en a défini 9 à 10 entre ses deux travaux. Il y en a que nous connaissons bien : le changement climatique, l'érosion de la biodiversité. Il y en a que nous identifions peut-être moins : l'acidification des océans par exemple. Ce que ce chercheur a démontré c'est qu'il y avait pour chacune de ces limites un seuil à ne surtout pas franchir si on ne voulait pas se mettre en grande difficulté. Il en a conclu qu'il y avait au moins deux endroits où on avait gravement dépassé ce seuil : l'érosion de la biodiversité et le cycle de l'azote. Les deux étant très liés à nos pratiques alimentaires et agricoles. Et puis le troisième qui l'inquiétait c'était le changement climatique qu'il ne voyait pas comme le plus critique mais qu'il voyait comme quelque chose dont on était entrain de passer la limite et ses derniers travaux dataient de 2015.



C'est donc une première manière d'essayer de comprendre de quoi on parle quand on parle des limites environnementales.

Il y en a une sur laquelle nous avons une bonne nouvelle, toutes les autres nous n'avons que des mauvaises nouvelles. J'ai choisi de le dire pour ne pas faire un temps trop déprimant ce matin. C'est la couche d'ozone, qui est un seuil environnemental à ne pas dépasser que nous avons réussi à stabiliser. On a signé un protocole, le protocole de Montréal, et depuis cette signature le problème n'est pas réglé mais stabilisé. Ça montre que quand on veut on peut se préoccuper assez fortement des questions qui touchent à notre survie. Il y a une deuxième manière de parler des impacts environnementaux. C'est en se référant à l'ADEME. Ça va être votre structure cadre de référence concernant les questions de transitions écologiques. Quand vous cherchez de la documentation, de la donnée, quand vous voulez avoir quelque chose de certifié c'est auprès de l'ADEME que vous pouvez trouver ces informations-là. Eux ont un cadre de définition des impacts, déjà ils rappellent que les impacts peuvent être positifs, souvent on imagine que les impacts sont nécessairement négatifs mais non, il peut y avoir de la régénération, des projets qui ont un impact positif. Je vais vous prendre un exemple dans la culture : « Le Cabaret Vert ». Ce n'est pas très loin d'ici, à Charleville, c'est sur un site pollué et dans le projet du Cabaret Vert il y a un travail de dépollution du site, notamment enlever les métaux lourds du site. Donc c'est un projet culturel, un projet artistique qui participe d'une régénération. Mais évidemment il y a des impacts négatifs qui peuvent toucher l'air, l'eau, les ressources des sols mais aussi la santé humaine. Souvent nous oublions que ce qui est mauvais pour les animaux ce n'est pas très bon pour nous non plus. Les microplastiques par exemple sont mauvais pour la biodiversité, mais pour nous aussi. Quand on utilise en construction par

exemple dans les arts de la marionnette des colles extrêmement chimiques sans avoir vraiment de solution alternative simple, ce n'est pas bon pour la santé des humains. Ça aussi c'est un facteur à prendre en compte, à articuler les impacts environnementaux au sens large, en nous considérant, nous humains, comme faisant partie de cet environnement-là. Puis il y a ceux que nous oublions et que l'ADEME oublie quasiment systématiquement. Ils sont pourtant très importants pour la biodiversité, ce sont les impacts qui ne sont pas matériels : le bruit, le son, l'odeur... Et ça souvent, on n'y pense pas. J'ai accompagné un festival de musique sur le plateau de Langres qui tirait un magnifique feu d'artifices en plein parc naturel des forêts. J'ai essayé d'expliquer qu'il n'existait pas de feux d'artifices éco-responsables et qu'il y avait un choix à faire entre le faire ou non. Tout en sachant que si on le faisait, il fallait assumer l'impact que ça peut avoir sur la biodiversité. Ce matin et d'une manière générale je n'ai pas envie de venir vous culpabiliser sur ces questions, ni de vous prescrire ce qu'il faut faire. Je suis là pour vous décrire un contexte, une situation et permettre à chacun d'entrer en responsabilité.

Pourquoi avons-nous un intérêt à avancer là-dessus ? Parce que finalement, nous commençons peut-être à nous rappeler que la nature nous rend plein de services. Par conséquent, nous avons intérêt à préserver tout ce que nous allons appeler les services écosystémiques. Le fait que, y compris sur le plan culturel, notre environnement nous est utile, nous permet de travailler nos imaginaires, est une ressource aussi en termes d'attractivité. Il y a des ressources culturelles mais il y a bien sûr celles qu'on connaît : le fait que la nature nous permet de manger, de polliniser, tous ces écosystèmes ils sont mis en danger par le fait que nous ne réfléchissons pas assez aux impacts environnementaux que l'on génère. Ils sont écrits dans le « millénium assessment écosystème » de 2005 et c'est pour rappeler que je vais, dans la séquence suivante, parler pas mal de réchauffement climatique mais que toutes ces questions sont liées. Il y a des interconnexions permanentes entre les enjeux environnementaux.

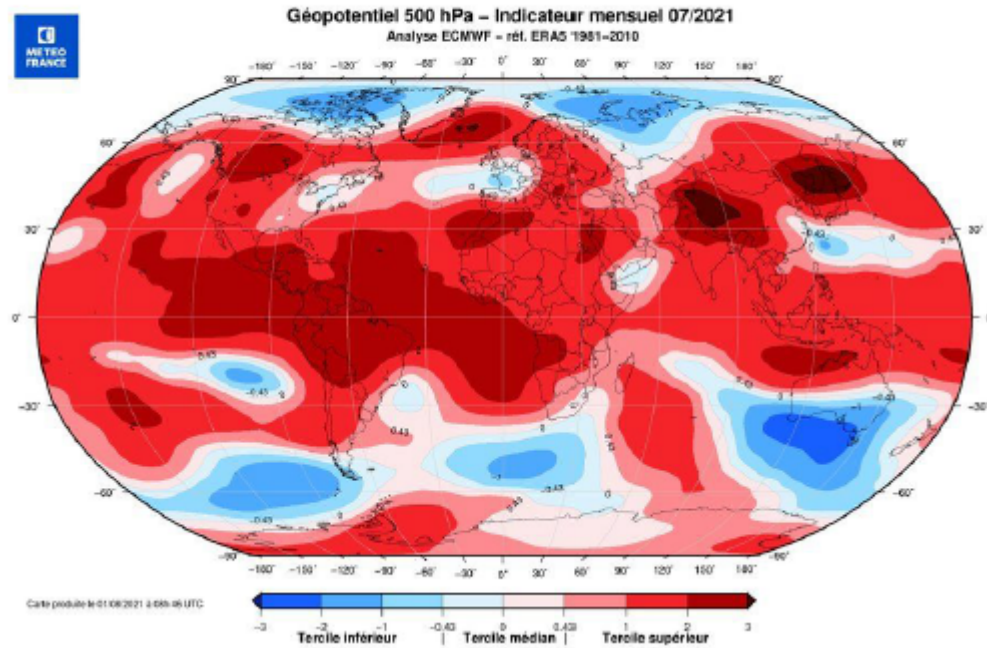
Il y en a un qui me préoccupe plus et sur lequel j'ai concentré mon travail et mon activité. C'est l'urgence climatique. Pourquoi est-ce que nous sommes nombreux dans le milieu de la transition écologique à l'identifier comme quelque chose d'un peu clé ? C'est parce que nous avons un calendrier de travail assez serré sur cette question. Un calendrier d'à peu près 30 ans pour réajuster nos modèles d'organisations et faire en sorte de stabiliser ce climat dont on voit bien tous qu'il commence à nous poser pas mal de problèmes. Nous avons 30 ans et en même temps nous avons 10 ans pour rattraper le retard que nous avons pris ces trente dernières années. C'est pour ça que nous parlons de mandat du climat pour tous les maires, présidents de régions et futurs présidents de la République qui seront élus. Parce que généralement tout le monde pense dans les milieux de la transition écologique que c'est dans cette décennie 2021-2030 que le réajustement, le pivotement doit se faire et nous ne sommes pas les seuls à le penser. Sur le site du Ministère de l'Ecologie il y a un rapport d'un cabinet de conseil de Boston Group Consulting, on ne peut

pas faire plus capitaliste, standard, grosse entreprise que ce cabinet de conseil là. Il est venu analyser la stratégie du gouvernement par rapport à nos objectifs environnementaux et notamment climatique. Et ce cabinet de conseil qui je le rappelle travail avec de très grandes entreprises, et n'est pas un regroupement de zadistes forcenés, a dit dans son rapport que la seule manière de réussir la transition écologique et la réadaptation va être d'entrer dans une mobilisation inédite de moyens et de tous les secteurs économiques autour de ces enjeux dans la décennie qui vient, c'est-à-dire avant 2030. Pour faire pivoter vers la sobriété notre modèle socio-économique. Je pense que vous voyez à quel point on en est loin, à quel point 2030 c'est là et à quel point, peut-être, ça va nous engager dans des choses que nous imaginions impossible, dingues, et que nous allons vivre. Comme nous venons de vivre ces dernières années des choses qui nous paraissent dingues et que nous avons malgré tout traversé. La formule est : éviter l'ingérable et gérer l'inévitable. C'est ce qu'on décrit pour raconter qu'il y a des choses auxquelles nous allons devoir s'adapter et qu'il faut que nous fassions ce gros effort d'intégration pour que l'adaptation soit faisable et pas trop sévère.

Evidemment tout ça, va nous demander après, la place de la marionnette, des arts et de la culture là-dedans. Car nous savons bien qu'il y a des choses qui nous dépassent et qui dépassent ces enjeux-là. Mais je voulais vous rappeler ce contexte très général pour comprendre aussi l'aller-retour dont nous parlions précédemment. Le secteur culturel et les arts en général ne vont pas être préservés de ce pivotement s'il a lieu. Et ils ne vont pas être préservés de ce pivotement s'il n'a pas lieu non plus. Donc dans les deux cas en tant que citoyens, en tant que partie prenante de cette société qui va vivre un moment de transformation, on doit être dans du réajustement.

J'avais dit que j'allais faire quelque chose de pas déprimant mais je ne vais pas non plus mentir ou dire les choses très calmement parce que le contexte est d'ores et déjà un réchauffement global moyen de 1,2 °C à l'échelle de la planète. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'il y a des zones qui se réchauffent un peu moins, les océans par exemple et il y a des zones qui d'ores et déjà se réchauffent très fort. En France c'est 1,8 degrés de réchauffement. Il y a des zones qui sont déjà réchauffées de 2 à 3 °C. Donc le réchauffement climatique ce n'est pas quelque chose qui arrive, mais vous le sentez, c'est quelque chose qui est là. En juillet 2021, il a fait mauvais partout et il a plu, tout le contraire de la tendance générale sur la planète. D'est dû, comme on le voit sur la diapositive, à une toute petite poche de température plus froide située sur la France. Tout le reste de la planète est en température au-dessus de la moyenne.

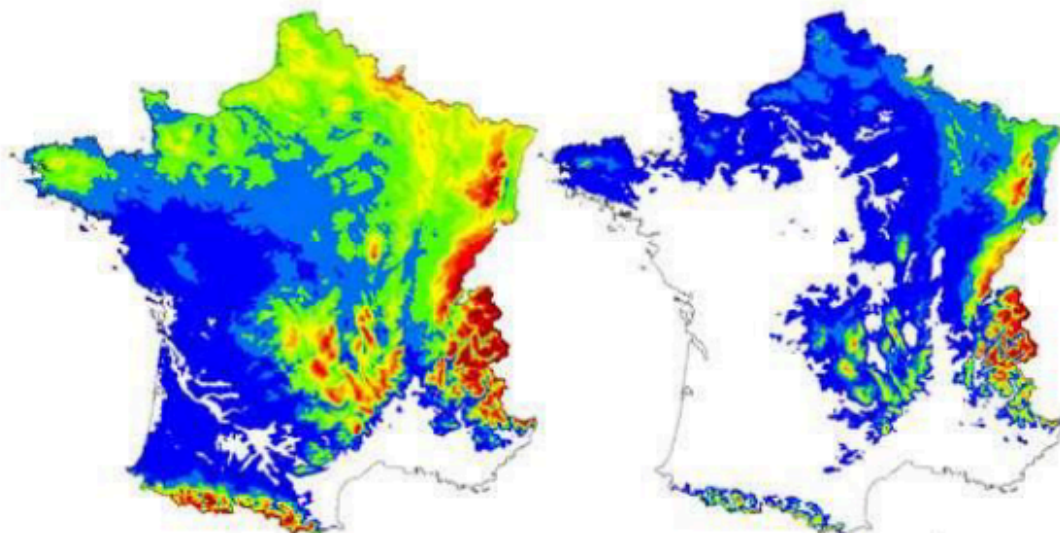
## Le mois de juillet 2021



Donc l'impression qu'on a vis-à-vis de cette météo est temporaire et complètement déconnectée de ce qui se passe partout ailleurs. Vous avez peut-être en tête les incendies en Turquie, en Grèce, les dômes de chaleurs aux Etats-Unis. Le réchauffement est global, il est moyen et il raconte que même lorsqu'il y a parfois des épisodes de météo qui le contredise un peu, il faut s'en méfier et garder à l'esprit la vision globale.

Deux petites diapos pour parler des conséquences et dire pourquoi ça va être compliqué de s'adapter. Quand on regarde l'ère de répartition du hêtre qui est un des arbres les plus communs en France, on voit que dans les scénarios optimistes de l'INRA (Institut de Recherche Agronomique) on est sur une disparition à la fin du siècle de 70% des hêtres en France.

## Aire de répartition du hêtre en France 2020-2100 (scénario optimiste INRA)



Donc nous entendons souvent qu'il va falloir planter des arbres pour compenser nos activités etc. Mais finalement le fait même de planter des arbres ce n'est pas simple parce que certains de ces arbres vont disparaître, donc qu'est-ce qu'on plante ? L'Office Nationale de Forêts des Ardennes, j'aime bien prendre les Ardennes parce que pour les marionnettes c'est un endroit important à ce qu'il paraît, ils sont en train de se demander quelles essences d'arbres replanter pour remplacer leurs épicéas qui sont tous malades. Ils réfléchissent alors à implanter des essences méditerranéennes. Parce qu'ils anticipent et ils ont raison, les changements de températures et les transformations que nous allons vivre y compris sur nos territoires et sur nos terroirs. L'autre exemple, c'est les stations de ski dans les Pyrénées, nous sommes à Mirepoix et toutes les études récentes sur la question démontrent qu'en 2050 il n'y aura aucune station de ski des Pyrénées qui sera viable économiquement, à cause de la baisse de l'enneigement. Donc vous imaginez l'impact en cascade si on ne s'y prépare pas, parce qu'avant 2050 on a encore le temps de s'y préparer, de se demander qu'est-ce que nous allons faire d'autre, qu'est-ce que nous pouvons réinventer. Mais si l'on ne s'y prépare pas nous allons nous retrouver en 2050 avec aucune station de ski dans les Pyrénées qui est viable économiquement, donc tout ce qui tourne autour qui est mis en difficulté. Et là je parle du ski qui est plutôt une activité de privilégiés mais vous imaginez que s'il n'y a plus de neige, les glaciers pyrénéens ont fondu, il y a un tout petit problème d'approvisionnement en eau, qui va pouvoir nous poser des difficultés l'été quand nous avons besoin de ce stock d'eau que jusqu'ici nous utilisons assez facilement pour l'agriculture, pour les piscines, pour tout ce que nous voulons. J'ai fini ma séquence très déprimante.

Nous ne faisons pas rien, y compris à l'échelle globale, nous avons signé un accord non contraignant certes : l'Accord de Paris, mais qui est en train de devenir contraignant

devant les tribunaux. C'est ça qui est intéressant dans la tendance à l'œuvre aujourd'hui. Il y a des engagements de réduction des impacts qui sont en train de devenir contraignants par le biais de la judiciarisation. Sauf que c'est un sacré challenge l'Accord de Paris. Pour ceux qui ont été voir à quoi cela ressemblait et ce que ça nous demandait de faire. Avec un objectif qui est celui de rester bien en dessous de 2 °C de réchauffement moyen et idéalement à 1,5 °C de réchauffement moyen, qui sont les seuils dont les scientifiques nous disent que l'on reste en zone d'à peu près sécurité, on va avoir plein de problèmes mais ça ne va pas être mortel. Pour faire ça les scientifiques nous disent que l'agenda de travail consiste à baisser nos émissions de gaz à effets de serre de 80% d'ici 2050. Et idéalement il faut les baisser, le plus fort, le plus vite d'ici 2030. Tout le monde est au courant, tous les pays du monde essaient de trouver des solutions pour à la fois faire le moins d'efforts possible et en même temps entrer en dynamique. Mais le challenge c'est moins 80% d'ici 2050. Ça explique peut-être pourquoi vous avez la Commission Européenne qui vous propose il y a 15 jours le projet « Fit for 2050 » qui est leur plan de réduction des gaz à effet de serre pour tenir un objectif de moins 55% de réduction à l'échelle européenne. Où il y a des trucs assez radicaux, par exemple : la suppression de la voiture thermique en 2035, taxer le kérosène aéronautique ou le transport maritime. Je ne suis pas sûr qu'ils y arrivent mais c'est une tentative de la Commission Européenne. Voilà, des mesures que nous n'aurions pas pu imaginer il y a 5 ans, sauf dans les milieux les plus sensibilisés à ces questions. Mais là elles s'institutionnalisent. Il y a une accélération de la crise et une accélération du calendrier de gestion de la crise. Il faut se méfier des deux parce qu'on va être mis en difficulté en tant que citoyen et en tant que secteur par les deux.

Donc faut-il réduire notre empreinte carbone en tant que citoyen et en tant que secteur culturel ? Oui, de 80% et pourquoi faut-il le faire ? A la fois parce que nous voulons respecter collectivement cette trajectoire de décarbonation et surtout parce que nous voulons choisir en tant que citoyen et en tant que secteur les endroits où nous voulons le faire. Si en tant que secteur culturel et en tant qu'arts vivants on ne se dit pas que nous pourrions faire des efforts sur certains points et que par contre nous en préservions d'autres. Si nous ne construisons pas une stratégie, d'autres vont le faire. Et ces autres-là connaissent peut-être moins le secteur, savent moins ce qui est précieux dans le travail que nous faisons ici, que vous faites ici et nous revenons à la question de qu'est-ce qui est essentiel ? Cette question-là nous n'avons pas aimé comment elle a été travaillée pendant la crise du Coronavirus. Donc comment pourrions-nous faire en sorte que sur ces questions de transition écologique elle soit travaillée très différemment. C'est pour ça que je suis là, pour donner des idées. Et je vais vous en donner quelques unes en chiffrages, de ce que pourrait être une stratégie de baisse des impacts environnementaux et notamment de baisse des impacts carbone qui préserverait les emplois, les activités intéressantes du secteur.

Je voulais finir ma petite alerte en vous disant : dans les trajectoires de décarbonation, les émissions de gaz à effet de serre dans le transport en 2050 c'est zéro. Dans tous les pays



du monde, l'objectif c'est qu'on soit à zéro émission de gaz à effet de serre en transport. Or la culture c'est bien un endroit où, il peut être un peu névralgique et important où nous avons besoin de mobilité, nous avons besoin de faire bouger des artistes, mais surtout nous avons aussi besoin de faire bouger des publics, que ça soit à l'international ou en milieu rural. Idem, si nous n'anticipons pas les possibilités de mobilités des artistes un peu et des publics beaucoup et bien nous n'anticipons pas les difficultés de certains modèles économiques. Ça ne va pas pouvoir se résoudre tout seul.

Pour entrer dans le détail des Arts Vivants et continuer un peu dans mon entonnoir, en tant que professionnels vous allez pouvoir faire plusieurs choses. Des choses qui relèvent de l'atténuation du problème ou de l'adaptation au problème. Je vais vous donner un exemple. Si vous développez en tant que co-organisateur d'un événement des toilettes sèches ça ne va pas avoir un effet environnemental de dingue, donc en termes d'atténuation ça n'a pas un gros effet, en revanche vous êtes en train de vous adapter à un contexte d'eau rare, de sécheresse. Donc vous êtes dans une bonne pratique adaptative. Et si vous poussez le curseur au niveau toilette sèche, vous pouvez valoriser cette ressource, en faire de l'énergie et inscrire ce déchet dans une logique d'économie circulaire. C'est une logique complètement différente de l'économie linéaire dans laquelle nous étions où on fabriquait, on usait et on jetait. Là nous essayons de nous inscrire dans quelque chose, l'économie circulaire où systématiquement nous essayons de récupérer la ressource que nous utilisons. C'est des choses dont nous parlerons dans l'atelier éco-conception. Pour voir aussi les pièges qu'il peut y avoir derrière ça. Petite chose à savoir, quand nous faisons une étude d'impact environnemental nous essayons d'avoir une vision dite de cycle de vie. Donc pour comprendre l'impact environnemental de quelque chose, d'un produit ou d'un projet, il faut bien regarder son cycle de vie complet. On part de la conception, on se pose le problème de la matière qu'on va utiliser, ce qu'on a besoin comme ressource, on va se poser la question des usages qui est souvent extrêmement décisive dans la question de l'impact et puis on va se poser la question de la fin de vie. Nous sommes vraiment dans une logique globale. Et puis on va se poser la question du périmètre, ça peut être un périmètre d'analyse restreint, on va se regarder entre guillemet un peu le nombril. Ou alors on va être sur un périmètre d'analyse plus large et on va regarder non seulement son nombril et tout ce qu'on génère au niveau de ses parties prenantes. Un festival comme « Mima », il peut regarder ce qu'il va consommer comme matière pour faire sa scénographie, l'électricité qu'il consomme, les fluides etc. Ça c'est un peu le périmètre le plus restreint, mais s'il commence à se demander les équipes artistiques qu'il fait venir et puis les publics qu'il fait venir, alors nous sommes sur une analyse périmètre élargie. Et là c'est intéressant parce que nous sommes dans la double analyse dont on parlait au tout début. On regarde les impacts environnementaux qu'on génère. Et surtout on fait une analyse du risque par rapport à la transition écologique. A quel point j'ai un risque parce que mon festival c'est « Jazz à Marciac » et beaucoup de mes spectateurs viennent en avion. Si l'avion devient beaucoup plus cher et que l'hypermobilité se restreint, ce modèle de festival est peut-être mis en difficulté. Pour ici la

question c'est peut-être plus : en ruralité comment va se passer la mobilité ? Les publics viennent d'où et à quel point ils sont contraints par la voiture ? Un modèle du tout voiture qui risque d'être radicalement transformé par ce processus de transition écologique. Je décris, je ne suis pas dans le jugement, je ne suis pas en train de dire c'est bien ou ce n'est pas bien. Je vous décris un contexte. Et quand nous regardons un événement comme celui-ci ou globalement les impacts des Arts vivants vont retomber à peu près toujours sur les mêmes choses. Toujours pratiquement la question principale en termes d'impact c'est le transport. Donc si nous regardons les impacts carbone notamment, le transport ça va générer toujours dans les projets plus de 60% de l'impact et jusqu'à 90 ou 85% de l'impact. Donc s'il y avait une question prioritaire à se poser c'est autour de l'enjeu transport sur la partie climat. Cette question elle est hyper intéressante parce qu'elle adresse la question du risque. Et l'adaptation et l'anticipation au nouveau système de mobilités qui vont péniblement essayer de se mettre en place. Il y a un deuxième sujet qui vient assez vite, c'est l'alimentation et celui-là il ne touche pas que le climat, il touche tout le reste : pollution, usage des sols. Il raconte qu'on a un modèle d'alimentation qui a pas mal pivoté dans la culture, parce que dans la culture nous faisons déjà pas mal de bio, du local, nous avons cette préoccupation-là. Mais il y a un pivotement supplémentaire à faire, si nous voulons atténuer encore plus l'impact environnemental, c'est végétaliser. Je n'ai pas dit devenir végétarien, ce n'est pas le mot que j'ai prononcé, je ne suis pas là pour prescrire un régime alimentaire. Je suis là pour raconter que quand on végétalise des assiettes et quand on réduit la part de viande dans les assiettes, on divise par 5 ou 10 l'impact environnemental. Donc quand nous prenons la responsabilité de ce qu'on donne à manger au public ou aux artistes, quand on assume cette responsabilité, et nous pouvons décider de ne pas le faire, je comprends. Mais si nous l'assumons nous pouvons nous dire que c'est un endroit intéressant de réduction des impacts environnementaux, car il ne vient pas toucher le cœur de métier, il ne vient pas embêter le modèle économique des artistes qui sont déjà précaire et qui ont plein d'autres choses à gérer. Mais c'est un beau levier en tant que professionnel pour baisser ses impacts. On arrive à articuler les deux choses, ce qui est extrêmement compliqué dans un contexte où il y a des difficultés économiques pour le secteur, il y a de la précarité donc ce n'est pas simple pour tout le monde de s'emparer de ces questions. Mais sur l'alimentation typiquement la plupart du temps nous ne sommes pas sur un sujet de contrainte économique, nous sommes sur des blocages et des résistances culturelles, sur des habitudes à transformer. C'est parfois beaucoup plus dur, j'ai beaucoup plus de facilité personnellement dans l'accompagnement des lieux et professionnels avec qui je travaille à faire des transformations techniques sur le chauffage, sur la sobriété énergétique, sur l'électricité, que d'aller toucher des choses hyper culturelles comme l'alimentation. Je me prends des retours de bâton dès que j'essaie de travailler des choses qui touchent au culturel alors que celles-là ne posent pas de problème économiquement. Donc transport, alimentation et très vite on est sur énergie : l'électricité qu'on consomme, les besoins en chauffage, en climatisation. Évidemment selon les lieux et typologies de projets c'est très variable en 30 minutes je ne peux pas rentrer dans des grands niveaux de détails mais c'est pour vous

donner un peu une vision générale d'où se situent les enjeux et les grandes questions. Et sur ces questions-là nous avons un enjeu transversal à la société de sobriété. Nous n'avons pas arrêté de consommer de plus en plus d'énergie et là nous entrons dans un moment où il faudra commencer à en consommer collectivement moins. Ici il y a un enjeu où l'économique et l'écologique s'articulent. Un autre exemple : un lieu de danse, « La Briquetterie », Centre de développement chorégraphique à Paris, ont fait un audit énergétique, un gros travail sur leur bâti. Depuis qu'ils ont fait ça, ils ont investi 15 000 euros dans ce travail, aujourd'hui ils économisent 8 000 euros par an d'électricité. En tant que porteur de projets culturels je ne crois pas que nous ayons envie de payer des factures d'électricité, ça ne nous intéresse pas donc nous avons un enjeu et surtout nous avons des outils qui génèrent des résistances. Par exemple la LED, elle génère des résistances parfois à juste raison, mais aujourd'hui nous avons des études qui démontrent comment et pourquoi c'est un super levier pour baisser les consommations énergétiques. Il faut se demander aussi si ça vient jouer aussi positivement dans la partie artistique du processus. Je travaille également avec des musées, quand on refait la lumière d'un musée pour économiser de l'électricité et que nous utilisons de la LED c'est évident que la question de l'économie d'énergie est importante, mais la question de la qualité de la lumière est fondamentale. D'où le fait qu'il y a 10 ans les LED n'étaient sûrement pas assez au point pour permettre ça, mais aujourd'hui ça permet de faire de belles rénovations. Donc encore une fois aussi avec cette entrée culturelle et artistique, avec ce regard particulier que nous avons en tant que secteur et qui fait notre spécificité et notre intérêt.

Il y a un sujet qui monte qui est celui du numérique. Je ne vais pas m'étendre dessus aussi parce que dans les usages des arts de la marionnette ce n'est pas forcément là où c'est le plus explosif. C'est plus explosif dans le cinéma et la musique. Aujourd'hui dans le cinéma, le numérique génère plus d'impact que la mobilité, parce que nous sommes passé sur des dispositifs de vidéo à la demande etc. Dans la marionnette c'est quand même moins un sujet mais vigilance ! Le numérique, la dématérialisation c'est une légende, on parle de cloud, alors que ça a des effets environnementaux très concrets, y compris en émission de gaz à effets de serre mais pas que. Le numérique est un gros consommateur d'eau et puis il faut 32 Kg de matière pour faire une puce de 2 grammes et c'est extrêmement compliqué, il faut des usines énormes. Et finalement la partie qui a beaucoup travaillé le secteur culturel en éco responsabilité et en faisant de très belles choses et je suis pas du tout là pour les dénigrer. Ce n'est pas celles pour le climat qui ont le plus d'impact sur tout ce qui va être conception, scénographie, logistique matérielle, communication, et tout ce qui va être déchets, c'est très cosmétique. Quand on fait de l'analyse de projet, le déchet c'est rarement plus de 1% de l'impact global d'un projet. Alors ça a d'autres intérêts. Travailler sur les déchets, éliminer le plastique par exemple, c'est vital et fondamental pour la biodiversité mais à l'échelle d'un projet culturel, l'enjeu est plus pédagogique que sur la quantité de plastique qu'on va éviter. C'est comment les porteurs de projets que nous sommes nous continuons à faire des choses qui continuent de transformer nos publics et prennent partie prenante nos institutions et comment la culture est un vecteur de ce

processus. Elle ne le subit pas, elle en est le vecteur. La culture redevient alors complètement essentielle. Et quand je vous ai dit à quel point c'était dur cette transition écologique quand on touchait au plus profond de ce qui nous est chère, c'est-à-dire les choses culturelles, nos identités, ça raconte bien que l'endroit de travail de la culture est incontournable dans cette transition. Et je crois que ni le secteur culturel ni les gens qui travaillent dans la transition écologique n'en ont conscience. Ça ne veut pas dire que tous les artistes vont devenir des militants de la transition, mais ça veut dire qu'il y a sans doute un levier puissant à actionner pour participer à ce moment collectif et trouver des légitimités y compris auprès de l'institution. Ce qui est toujours une question dans des contextes de crise. Et puis pour un événement, pour un festival ou pour une structure il y a forcément les mêmes enjeux qu'ailleurs. Donc comment on n'utilise pas des matériaux qui sont critique, et matériaux critiques ça dépend du contexte, le bois ce n'est pas très critique quand on est dans le Cantal mais si vous êtes dans des territoires beaucoup moins boisés alors là ça devient une ressource critique donc ce n'est peut-être pas une bonne idée finalement de partir sur ce type de ressources qui paraît noble à priori. La question autour de la criticité des matériaux est fondamentale et complexe. Évidemment les métaux critiques il y en a beaucoup. L'eau dont on a déjà pu se dire notamment en Occitanie qu'il allait se poser la question de la raréfaction, de sécheresse donc comment on réapprend à préserver cette ressource-là. Et puis tout ce qui est pollution, mais là encore on n'est pas tant sur une problématique qui en tant que secteur nous allons générer de gros effets de pollutions. Ce n'est pas du tout l'enjeu. L'enjeu c'est de se poser vraiment la question de façon transversale pour voir les effets que ça a sur la santé humaine pour aller dans de la meilleure pratique pas forcément toujours au nom de la planète mais aussi au nom de nous-même. Se faire du bien à nous-même. Et d'une manière générale sur ces questions de transition écologique c'est quelque chose qu'il ne faut pas oublier.

Il y a beaucoup de choses à faire qui ne sont pas forcément coûteuses économiquement qui peuvent demander un peu de temps et surtout un peu de savoir-faire et de déverrouiller certains blocages culturels. Il y a énormément de fiches ressources, de fiches pratiques et techniques donc il existe des outils qui peuvent d'ores et déjà être mobilisés parce que sur ces sujets là il y a des gens qui bossent depuis longtemps. Je vais citer une structure mais il en existe plein d'autres, allez voir « Le collectif des festivals », allez voir leurs fiches pratiques. Elles sont hyper précises, hyper intéressantes. La matière pour se transformer existe. Elle ne suffit pas, il faut inventer d'autres choses mais il y a déjà une belle matière pour entrer en transition. Il faut y mettre de l'énergie, un peu de bonne humeur. Donc ce que je peux vous dire en conclusion c'est que c'est sujets hyper anxiogènes mais qu'une fois qu'on se met en action l'anxiété disparaît car finalement on se rends compte que c'est possible. Les scientifiques ne sont pas à nous dire que ça va être forcément la catastrophe. Ils en sont là, encore pour l'instant, au stade de nous dire

que c'est très grave. Nous pouvons encore nous mettre en mouvement mais on a encore une fenêtre de tir. Je vous invite à vous approprier ces questions, la ressource existe.



## Les principaux enjeux pour les arts vivants

**Clarifier le diagnostic**, sortir du bricolage, **se professionnaliser**, établir une stratégie

**Anticiper** les crises/expérimenter des modèles plus résilients

Trouver un nouveau territoire de légitimité, **être perçu comme essentiel** à la transition

Faire un **aggiornamento** (inégalités, star système, compétition, export)

Continuer à **écrire sa histoire propre** (esthétique) et nourrir la pensée des ingénieurs